

avec un douloureux soupir, tu emporteras mes deux enfants et tu les élèveras comme des enfants de paysans. Jure-le. »

« Je le lui jurai.

« Elle tira ensuite de son doigt sa bague de mariage, et me montrant les deux anneaux qui la formaient :

« Tu les sépareras, tu passeras chacun d'eux dans un ruban, et tu les mettras au cou de mes enfants. »

« Elle me fit signe alors qu'elle était à bout de forces, et en effet sa voix était devenue aussi faible qu'un souffle.

« J'avais pris la bague; le lendemain j'exécutai l'ordre de ma maîtresse, j'enfilai les anneaux dans deux rubans que je passai au cou de chacun des enfants.

« Le soir de ce jour nous arrivait une nouvelle terrible : c'était celle de la mort du comte; il avait succombé dans une dernière escarmouche.

« La connaissance de cet affreux malheur, dans l'état d'épuisement où était ma pauvre maîtresse, eut un si funeste effet sur elle que le lendemain, au moment où les commissaires du gouvernement arrivaient au château pour s'en emparer au nom de l'État, comme propriété d'un chef vendéen, la pauvre comtesse rendait le dernier soupir.

« Je n'avais pas attendu ce moment : sachant que les commissaires devaient se présenter le matin, et redoutant les dangers que leur présence, à ce que je m'imaginai, pouvait faire courir aux enfants, j'enlevai aussitôt la petite Henriette de son berceau pour exécuter les ordres de ma maîtresse. Quand je voulus prendre de même le petit Hector, qui dormait dans une chambre voisine avec sa nourrice, tous deux avaient disparu et je n'en ai pas entendu parler depuis.

« Je m'étais enfuie, l'enfant enveloppé dans ma mante, chez mes grands-parents qui habitaient un faubourg de Nantes; je ne leur confiai pas... je ne confiai à personne ce que j'avais fait. Mes parents étaient âgés; je n'eus pas de peine à leur dérober la vue de la pauvre petite créature qu'à leur insu abritait leur toit. Cela me devint bientôt encore plus facile: ma chère petite fille mourut. Je leur cachai ce douloureux événement et l'enfant de la comtesse passa à leurs yeux pour être le mien propre.

« En ce moment j'appris qu'un monsieur qui venait de perdre sa femme, cherchait une nourrice pour un enfant nouveau-né. Il s'appelait M. Moran-gis et habitait Nantes. Je me présentai, emmenant avec moi la fille de ma